



— C'est indiscret, cela, ma mère. (Page 15.)

culte ; la muraille était nue, l'autel était ras. A la place où était autrefois le tabernacle, c'est-à-dire Dieu, c'est-à-dire la vie, il y avait un crâne dépouillé de sa chair et de ses cheveux, c'est-à-dire la mort, c'est-à-dire le néant.

J'allumai ma chandelle ; je la posai sur ma table à expériences, toute chargée de ces outils de forme étrange que j'avais inventés moi-même, et je m'assis, rêvant à quoi ? à cette pauvre reine que j'avais vue si belle, si heureuse, si aimée ; qui, la veille, poursuivie des imprécations de tout un peuple, avait été conduite en charrette à l'échafaud, et qui, à cette heure, la tête séparée du corps, dormait dans la bière des pauvres, elle qui avait dormi sous les lambris dorés des Tuileries, de Versailles et de Saint-Cloud.

Pendant que je m'abimais dans ces sombres réflexions, la pluie redoublait, le vent passait en larges rafales, jetant sa plainte lugubre parmi les branches des arbres, parmi les tiges des herbes qu'il faisait frissonner.

A ce bruit se mêla bientôt comme un roulement de tonnerre lugubre ; seulement ce tonnerre, au lieu de gronder dans les nues, bondissait sur le sol qu'il faisait trembler.

C'était le roulement du rouge tombereau, qui revenait de la place de la Révolution, et qui entra à Clamart.

La porte de la petite chapelle s'ouvrit, et deux hommes ruisselants d'eau entrèrent portant un sac.

L'un était ce même Legros que j'avais visité en prison, l'autre était un fossoyeur.

— Tenez, monsieur Ledru, me dit le valet du bourreau, voilà votre affaire ; vous n'avez pas besoin de vous presser ce soir ; nous vous laissons tout le bataclan ; demain, on les enterrera, il fera jour. Ils ne s'enrhumeront pas pour avoir passé une nuit à l'air.

Et, avec un rire hideux, ces deux stipendiés de la mort posèrent leur sac dans l'angle, près de l'ancien autel à ma gauche, devant moi.

Puis ils sortirent sans refermer la porte,

qui se mit à battre contre son chambranle, laissant passer des bouffées de vent qui faisaient vaciller la flamme de ma chandelle, qui montait pâle, et pour ainsi dire mourante, le long de sa mèche noircie.

(La suite au prochain numéro.)

LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX

— L'ENVIE —

PAR

EUGÈNE SUE.

(Suite.)

V

Quelques jours s'étaient passés depuis la visite de madame Bastien et de son fils au château de Pont-Brillant.

Frédéric n'était jamais sorti de la maison de sa mère que pour aller chez quelques personnes d'une condition non moins modeste que la sienne ; aussi resta-t-il d'abord sous l'impression d'éblouissement dont il avait été frappé à la vue des innombrables merveilles du château, de ce luxe royal, si nouveau pour lui.

Mais le lendemain, lorsque l'adolescent s'éveilla dans sa petite chambre, il la trouva triste et nue ; allant ensuite, selon sa coutume, embrasser sa mère chez elle, involontairement il compara de nouveau l'élégance à la fois coquette et magnifique de l'appartement de la vieille marquise de Pont-Brillant à la pauvreté de la demeure maternelle, et en éprouva un grand serrement de cœur.

Le hasard rendit cette impression plus sensible pour Frédéric.

Lorsqu'il entra chez madame Bastien, la jeune femme, dans toute la fraîcheur matinale

de sa beauté ravissante, tressait ses longs cheveux bruns devant une toilette de bois peint, recouverte d'une toile cirée bien luisante, et surmontée d'une petite glace à bordure noire.

Frédéric, se rappelant que le satin, la dentelle et l'or enrichissaient la splendide toilette de la marquise douairière de Pont-Brillant, ressentit pour la première fois la morsure aiguë de l'ENVIE, et se dit, contraignant d'autant moins l'amertume de sa réflexion qu'il ne s'agissait pas de lui, mais de sa mère :

— Ce boudoir si élégant, si somptueux, que j'ai vu au château ne semble-t-il pas bien plutôt destiné à une charmante personne comme ma mère, qu'à cette marquise octogénaire, qui, dans sa ridicule coquetterie, se plait à admirer sa figure décrépite dans ses miroirs encadrés d'or, de dentelles et de rubans ?

Rêveur et déjà vaguement attristé, Frédéric se rendit au jardin.

La matinée était superbe : le soleil de juillet faisait étinceler comme autant de perles cristallines les gouttes d'abondante rosée suspendues au calice des fleurs. Jusqu'alors, l'adolescent s'était souvent extasié avec sa mère sur la fraîcheur, l'éclat et le parfum d'une rose, analysant, admirant, dans un ravissement toujours nouveau, ce trésor de coloris, d'élégance et de senteur. Le disque d'argent des *pâquerettes*, le velours miroitant des *pensées*, les grappes aériennes de l'acacia rose ou de l'ébénier, tout enfin, jusqu'à la bruyère des landes, jusqu'au genêt des bois, avait jusqu'alors excité l'intelligente admiration de Frédéric ; mais, ce matin-là, il n'eut pour ces fleurs simples et charmantes que des regards distraits, presque dédaigneux.

Il songeait à ces rares et magnifiques plantes tropicales dont étaient remplies les serres chaudes du château.

La futaie séculaire, pourtant si nombreuse et si égayée par le gazouillement des nichées d'oiseaux qui semblaient répondre au murmure de la petite cascade et du ruisseau, fut